

À PROPOS DES PASSAGES DE GRADE EN AÏKIDO

À l'occasion de récents passages de grade et des débats générés par les décisions des juges (dont je suis parfois !), j'ai été amené à reprendre une réflexion - banale, que mes aînés ont traité mille fois - sur le sens à donner aux grades et aux passages de grade. Cet article proposera donc quelques idées basées sur l'expérience que j'en ai comme pratiquant, professeur présentant des candidats, et juge.

Le passage de grades institutionnel peut paraître relativement inadapté à la discipline Aïkido, il faut en convenir. L'Aïkido est une discipline à visée si haute, si idéale, si spirituelle, que son incarnation ne peut donner lieu qu'à des imperfections et des errements, parfois presque tragiques. J'en veux pour exemple les nombreuses remarques entendues ou événements vécus lors de sessions d'examen : « les passages de grade n'ont pas de sens », « il n'y a que le Sensei qui peut juger », « comment ont-ils pu refuser ce candidat-ci », « il paraît qu'ils ont refusé celui-là pour des raisons de fédé, d'ego du juge... », « il faudrait que les juges pratiquent avec les candidats pour vraiment sentir et savoir, et comment juger de l'état d'esprit, de la spiritualité », et « comment juger en 15 minutes un travail de 10 ans, d'efforts, de parcours ? » etc., etc.

Des candidats vont parfois, suite à un échec ou à une succession d'échecs, rejeter l'Aïkido au point d'en abandonner la pratique, emplis d'un sentiment d'injustice ou de dégoût. Tombent alors les critiques envers les juges ou les grades eux-mêmes : inutiles, absurdes, méprisables.

Les erreurs de jugement et les injustices existent lors des passages de grade. Les incompétences des juges, leur manque de tact, leur préjugés aussi. Est-il possible de résoudre ce problème ? Sans doute pas, tentons au moins de l'analyser.

Les critères objectifs d'évaluation et le vécu subjectif

Il y a déjà quelques décennies, des maîtres d'Aïkido ont tenté, en France, de définir quelques « critères objectifs d'évaluation » pour les passages de grades : il s'agit d'évaluer les candidats sur des principes généraux propres à l'Aïkido et non sur des formes de pratique, tout en étant capable de définir et d'explicitier objectivement en quoi et pourquoi ces principes sont ou ne sont pas, objectivement, acquis. Projet louable et utile, même si l'expression « critères objectifs d'évaluation », analytique, conceptuelle et castratrice est critiquable et critiquée car elle dénaturerait l'essence profonde de l'Aïkido. Et, c'est vrai, la « grille d'évaluation » de ce candidat n'embrasse pas la totalité de l'Aïkido de cette personne, tout comme un 12/20 en dictée ou un 5/20 en maths ne sauraient rien dire de notre moi intérieur, irréductible à toute chosification et objectivation par des nombres. C'est parfaitement vrai et il est certain que toute chosification, objectivation ou numérisation de l'être détruit l'essentiel. En ce sens, le sentiment de révolte que peuvent éprouver des candidats refusés à un grade, ce sentiment qu'on ne les voit pas, qu'on ne les comprend pas, qu'on ne sait rien de leur pratique et de leur rapport intime à l'Aïkido s'entend aisément, de même que leur critique parfois radicale du système d'évaluation

par le passage de grade institutionnel.

Pourtant, se sentir ainsi touché, voire détruit, par un tel jugement extérieur c'est ou bien manquer d'humilité (il se peut que, parfois, les juges aient raison !), ou en tout cas accorder bien trop de crédit à ce que, précisément, l'on rejette. Car on peut très bien faire évaluer ses compétences, en conscience, en sachant que rien ni personne ne peut nous évaluer dans notre être. Car dans le fond, ce n'est pas le numérique, l'analytique et le conceptuel en tant que tels qui détruisent, c'est l'absence de conscience de ce que l'on fait et de ce qui se passe. On peut très bien passer des grades en Aïkido avec des gens qu'on ne connaît pas et qui ont des « grilles » pour évaluer, le plus objectivement possible, notre « connaissance formelle des techniques » ou notre « construction de la technique », tout en sachant que cela ne touchera en rien l'essence intime de notre Aïkido et de notre être d'Aïkidoka.

Un passage de grades fédéral, ce sont en effet des juges imparfaits et parfois en conflit, c'est un jour J de quinze minutes avec le stress paralysant ou catalysant selon les personnes, etc. Si vraiment c'est méprisable, pourquoi alors y aller ? Si ce n'est pas important, si ça n'a aucun sens, pourquoi y aller ?

Mais si ce n'est pas important, pourquoi ne *pas* y aller ? Pourquoi se cacher du regard de ses pairs, des autres ? Et si on avait à apprendre sur soi là *aussi* ? Est-ce qu'on aurait peur d'être vu, peur d'échouer, peur de briller ? Est-ce qu'on ne veut pas revivre ses humiliations d'écolier, est-ce qu'on méprise l'institution ?

Ces questions-là ne sont-elles pas, elles aussi, intéressantes, ne sont-elles pas des moyens de continuer à en apprendre sur soi et, justement, sur l'Aïkido dans son sens intime, profond, spirituel et respectable ?

L'institution Aïkido par les passages de grades, permet d'ailleurs *parfois*, on l'oublie trop souvent, de *guérir* de nos humiliations passées, de trouver de la force, de découvrir une confiance insoupçonnée. Combien de pratiquants émus et heureux, réhabilités dans leur être blessé et retrouvant le sourire parce que des juges distants, durs et froids les ont *reconnus*. Car il n'y a pas que des egos à détruire de par le monde ; il y a surtout et d'abord des egos à valoriser, à encourager, à consoler, des egos brisés à reconstruire. « Je ne m'en croyais pas capable ! », quelle plus belle phrase peut entendre un Sensei par son élève au retour d'un de ces horribles passages de grades froids et dénaturants du sens profond de l'Aïkido ? Bien sûr qu'il y a des egos fragiles qui sont enfoncés par un passage de grade raté ou injuste. Mais il n'y a pas que cela, il y a aussi des egos qui vont revivre grâce aux passages de grades.

À l'opposé, l'expression de la révolte face à l'injustice d'un passage de grade refusé, le *sentiment* de révolte est légitime, surtout par exemple quand on sait qu'un grade a été refusé par pure et simple vengeance politique, c'est à dire de façon objectivement injuste. Mais la transformation de cette révolte en rejet de l'institution Aïkido est vouée à l'échec, ou au mieux à la compassion et à l'empathie amicale (dont nous avons tous besoin à ce moment-là, bien évidemment). Elle doit être réinvestie comme une part du processus personnel lui-même, il ne peut en être autrement. De cette démarche, par ailleurs, même si elle est la seule possible, personne ne peut nous imposer la nécessité ni le rythme. On peut rester en révolte une semaine ou trente ans, c'est à chacun de décider de passer ou pas à l'étape suivante. Étape inévitable, mais qui ne peut être transmise ni enseignée. Le Sensei, les autres, doivent être là, disponibles, mais chacun traverse l'épreuve comme il le veut et comme il le peut, et chacun a le droit absolu de ne jamais sortir de son indignation. En tout cas, un moment ou jamais, il faudrait y aller : Qu'est-ce que ça nous fait de vivre ça ? Qu'est-ce que on apprend sur soi, sur son impatience,

sur sa capacité à subir l'injustice ? Est-ce que on découvre que l'on avait trop l'ambition, ou pas assez d'ambition ? Avait-on trop d'attachement à son Sensei, trop d'indifférence ? Est-on fâché contre lui, contre soi-même, contre l'institution Aïkido (= la société), contre l'esprit de l'Aïkido (= contre la vie en général) ? Toutes ces interrogations doivent être reprises par nous pour continuer à avancer sur la voie, il n'y a pas d'autre moyen.

D'ailleurs, qu'importe-t-il, fondamentalement, d'obtenir son grade en un an plutôt qu'en dix ans ? Je connais des pratiquants qui ont passé trois fois leur quatrième dan, dont l'échec était sur les deux premiers passages une vengeance politique assumée et explicite qui ne les concernait même pas directement, mais qui sont aujourd'hui quatrième dan. Je connais des pratiquants qui ont passé tous leurs grades dans le temps minimum et sont devenus 4ème dan en douze ans de pratique. J'en connais un qui a été promu 5ème dan à 33 ans. Et alors quoi ? Qu'est-ce que cela change au niveau le plus important et le plus profond ? Qu'est-ce que cela change quand nous sommes au dojo en train de pratiquer ? Qu'est-ce que cela change, sinon pour la vision de nous que nous voulons projeter aux autres ou pour nos ambitions personnelles et professionnelles ? Rien. Absolument *rien*. Certes, pour le professionnel d'Aïkido, cela change peut-être son rapport à l'urgence d'avoir un grade pour pouvoir le mettre sur les affiches et espérer avoir plus de monde, plus d'argent (et encore l'effet attendu est à mon avis illusoire). Ce n'est pas rien l'argent, ce n'est pas rien l'image. Mais est-ce *vraiment* ce qui compte et ce pour quoi nous faisons de l'Aïkido ? Non.

Ainsi l'évaluation par un passage de grade institutionnel peut être riche de tout cela, il s'agit juste de s'approprier la démarche ; tout résultat, quel qu'il soit, fera travail.

La valeur du grade: l'impossible objectivité

Ensuite, au-delà de tout ce qu'un passage de grade peut nous apporter dans ce cadre, se pose aussi la question de la valeur objective du grade.

Question difficile et presque taboue, car si pour tout le monde l'effort subjectif est le même (chacun fait de son mieux), ce n'est pas le cas de la prestation objective et de son rendu ; il y a des gens qui progressent vite, d'autres moins vite ; il y a des gens doués, d'autres moins. Il y a des gens qui font deux pas et d'autres qui en font un million. Chacun avance à son propre rythme, du surdoué à l'impotent.

Mais à la veille de mourir, celui qui a fait deux pas et celui qui en a fait un million se retrouvent face au même inconnu, et tout comme pour tout le monde « un voyage de mille pas commence par un premier pas », et bien pour tout le monde la pratique de l'Aïkido est un effort subjectivement difficile. De ce point de vue nous sommes les mêmes, mais nous ne sommes pas égaux ; nous sommes égaux en droits mais nous ne sommes pas égaux quant à nos corps, à notre psychisme, à nos facultés, à notre expérience, à notre degré de conscience corporelle, martiale ou autre. Ainsi, la question de l'objectivité de l'évaluation se pose inévitablement. Sinon, qui enseigne ? Pourquoi lui plutôt que moi ? Pourquoi elle plutôt que lui ? Comment se fait-il qu'on sait très bien, dans le fond, que celui-ci ou celle-là progresse plus vite que moi, qu'elle est « meilleure » que moi ? On le sait, c'est évident. On admire, on jalouse, on aime, on déteste, on porte aux nues ou on méprise, mais on le sait. Il y a bien une objectivité, au moins partielle, de l'évaluation du niveau.

Penser à une transmission autre (traditionnelle, « orientale »?), plus directe, plus pure (?), ce

serait aussi nier notre réalité socio-culturelle laïcisée et imprégnée des idées de *liberté de conscience* et de *personne*, socles fondamentaux de la civilisation occidentale dont nous sommes issus. Ce serait accepter un rapport intime qui n'existe plus dans notre société ailleurs que dans le couple, dans la relation parent-enfant ou dans certaines amitiés profondes (et parfois encore dans une relation consentie à un maître), mais qui serait immédiatement sanctionnée par la loi si elle était érigée en institution. Il faudrait pour cela que les pratiquants néophytes acceptassent de remettre leur âme dans les mains du Sensei. Ils accepteraient de faire, comme on dit, « briser leur ego » pour cheminer avec leur Sensei. Mais que requiert cette façon de faire ? Elle requiert que l'élève se donne *corps et âme* au Sensei, en échange de la responsabilité absolue que le Sensei prend sur la vie de l'élève. C'est cela le « contrat » spirituel traditionnel. Mais qui aujourd'hui accepterait cela, et surtout qui en aurait le droit ? Car il est, dans notre civilisation occidentale, au niveau légal mais aussi au niveau de notre construction psychique collective, *interdit* de se donner à un maître, de s'aliéner, et aucun maître ne peut posséder de responsabilité absolue sur autrui.

Qui d'ailleurs est à même de juger de « l'avancement » spirituel de quelqu'un d'autre que soi-même ? Qui, à part le maître spirituel d'un disciple, qui est censé connaître ce disciple de l'intérieur ? Mais que peut bien signifier qu'un Sensei connaisse son élève « de l'intérieur » ? Ce serait certes la solution parfaite et idéale au problème que la notion de grade pose car elle empêche tous les errements d'un passage de grade institutionnel ; mais l'être humain étant ce qu'il est, combien de dangers résident à cet endroit !

Il y a certes pourtant bien une spiritualité Aïkido. Mais en Occident, cette spiritualité qui transpire dans nos relations interpersonnelles au sein du dojo est formellement empêchée par notre culture occidentale de liberté de conscience (que ce soit une bonne chose ou pas). Toute démarche de type Sensei-Deshi prise en ce sens devient alors possiblement dangereuse, puisqu'il est toujours possible que l'épreuve en réalité perverse ou destructrice par laquelle le Sensei nous fait passer soit vendue comme le seul moyen qui nous correspondait pour « dépasser notre ego ». La valeur du grade qu'accorderait ce Sensei serait alors spirituellement légitime parce que dans une transmission directe, mais elle n'aurait de légitimité qu'interpersonnelle, entre une personne et son Sensei. Elle n'aurait de valeur qu'au sein de la conception du monde de ce Sensei, de ses sagesses mais aussi de ses délires et lubies.

Ainsi, chacun a le droit de choisir de se donner ainsi à un maître, car tout progrès spirituel nécessite de se confronter à une entité qui permette le chemin (via notamment le rôle de ce que la psychologie appelle le *transfert*), mais cette démarche privée trouve forcément ses limites parce que nous sommes des Occidentaux ; de plus, l'institution Aïkido peut aussi jouer ce rôle, avec les défauts antagonistes de ceux que comportent la relation à un seul Sensei.

Être 3ème dan ou avoir un 3ème dan ?

Orient-Occident, tradition spirituelle et laïcisation, chaque façade de la question des grades comprend à la fois une force et des travers possibles. Pour parer aux risques de dérives spiritualo-délirantes, l'institution conçoit le grade comme un niveau de compétence objectif que nous avons acquis. De l'autre côté, l'esprit de l'aïkido ne saurait se contenter d'une définition aussi pauvre et se réduire à une simple activité neutre et sans impact sur notre vie.

C'est d'ailleurs dans l'approche traditionnelle qu'est développée la conception selon laquelle le chemin que nous parcourons transforme notre *être*, et pas seulement nos avoirs : conception

spirituelle, donc. Un maître de thé, un maître de flûte, *est* maître de thé ou maître de flûte ; il n'est pas un substrat neutre duquel il peut à son gré associer ou dissocier ses compétences, comme on attache, enlève et remet des guirlandes à un sapin ; au contraire, le tronc du sapin est constitué de l'expérience de vie, et donc de l'apprentissage de l'art. C'est pour cela, par exemple, qu'il n'y a pas de sens à se demander : « que / qui serais-je si je n'avais pas fait d'Aïkido ? » Nous sommes intimement ce que notre cheminement a fait de nous, il n'y a pas d'être neutre au fond de nous qui pourrait se débarrasser de notre histoire. Notre corps et notre psyché sont modelés, construits de l'étoffe de notre parcours, de nos rencontres, de nos heures de tatamis. Nous ne pouvons plus penser, agir, être, avec un corps autre que le nôtre, avec un corps qui n'aurait jamais fait d'Aïkido ; il en va de même quand on connaît une langue, on ne peut plus ne pas la comprendre, on ne peut plus entendre de simples sons comme quand on l'entendait avant de l'avoir apprise, quand bien même on le voudrait. Comment le lecteur de cet article pourrait-il, par exemple, ne voir dans les traits suivants : « VOITURE » qu'un simple dessin ? Nous *sommes* francophones.

Nous ne sommes pas donc notre grade, nous ne sommes pas nos notes et nos diplômes, objectivement. Pourtant nous sommes, au sens spirituel, faits de l'étoffe de nos parcours et nous *sommes* donc, si l'on accorde le sens à la transmission et la légitimons, 1er, 3ème ou 6ème dan d'Aïkido. La critique de ces identifications à nos grades se doit donc d'être mesurée : nous *sommes* x-ème dan d'Aïkido, en tout cas nous *sommes faits* de nos x années de pratique, tout autant que nous ne sommes absolument pas x-ème dan d'Aïkido, mais que nous *avons* ce grade dans la discipline Aïkido au sein d'une institution particulière.

Conclusion: la passage de grade comme altérité à affronter

Ainsi, la pratique de l'Aïkido nous met en relation avec ces deux logiques : l'institution Aïkido, exotérique et formelle, et la spiritualité Aïkido, ésotérique et intérieure. La spiritualité transpire *malgré nous* dans la pratique, l'essence de l'Aïkido déborde même si on ne le veut pas. La spiritualité de l'Aïkido est tellement forte qu'elle est présente quelle que soit la structure (fédérale, indépendante) ; alors certes, l'harmonie entre l'institution Aïkido (la structure objective) et son essence est certainement plus grande dans un petit groupe indépendant avec un seul Sensei, sans les fédérations et toutes les grosses organisations. Mais pourtant, ce n'est pas une structure plus grande et plus désincarnée qui empêchera l'essence de l'Aïkido d'advenir en chacun. Nous n'avons aucune chance de l'empêcher car l'Aïkido *est* spirituel, il n'est pas laïc et neutre. C'est ce que nous sentons dans la pratique, dans la technique, dans la relation à l'autre comme uké ou comme tori, dans toutes les règles implicites au sein du monde de l'Aïkido.

Comme donc l'essence de l'Aïkido est intouchable, il me semble que les bienfaits de l'institution Aïkido sont à préserver, parce que cela nous correspond culturellement et parce que, comme je l'ai dit ci-dessus, elle permet certains apprentissages qui sont tout autant spirituels, profonds et importants : il est parfois bon de se retrouver bloqué par une contrainte objective (une rivière en crue sur le chemin) pour comprendre qu'il faut s'arrêter afin d'apprendre quelque chose que la structure nous impose, à nous et à notre ego qui dit « non ! », qui dit « je veux ! », qui dit « je suis libre ! » : il faut attendre la décrue ou bien prendre le temps de construire un radeau. Les passages de grades peuvent jouer le rôle de cette rivière en crue.

C'est pourquoi il m'apparaît injuste et incomplet de critiquer *absolument* les passages de grade institutionnels. Être reconnu par une grande communauté, une société plus qu'une communauté, ce n'est pas qu'un mal. C'est faire partie de la famille de l'Aïkido, c'est aussi avoir une famille Aïkido forte face aux autres familles parfois hostiles. C'est faire sortir les pratiquants de chez soi, du confort chaleureux et rassurant du dojo, c'est permettre au Sensei de se poser des questions et de se demander s'il ne s'enferme pas malgré lui. C'est aussi pour un Sensei être heureux et fier que ses élèves sortent du nid et deviennent des « adultes ».

La parabole biblique du retour du fils prodigue¹ est à cet égard radicalement explicite : c'est le fils qui est parti et a affronté le monde dont le père fête le retour ; c'est le fils qui a « trahi » son père pour devenir un homme qui revient accompli et pour lequel on festoie. C'est le fils aîné resté loyal et serviteur de son père qui ressent l'injustice cruelle de ne pas être fêté, lui qui est resté patiemment tous les jours auprès de son père, dévoué et respectueux. Quelle cruauté, mais quelle vérité dans cette parabole ! Le fils prodigue n'est plus un morceau de son père, il a affronté l'altérité et est devenu un homme. Comment le père pourrait-il décemment se fêter lui-même au travers de son fils aîné loyal mais en réalité resté « fils de son père »?

Sans cette structure froide des passages de grades, où trouver le monde extérieur, où trouver l'altérité ? Que cette altérité nous conduise à un échec ou une réussite au sein de la structure n'a aucune importance ; il sera toujours possible de recommencer ou de choisir d'arrêter sans arrière pensée. Beaucoup d'aïkidokas ne passent plus ou pas de grades, en toute sérénité, car ils le font en conscience. Ils n'ont ni colère ni ressentiment envers la structure, car ils ont conscience qu'elle ne les prive de rien.

L'esprit de l'Aïkido n'en est pas perdu, pas du tout, sauf si l'on se met effectivement à croire que l'institution Aïkido est tout l'Aïkido, sauf si l'on identifie tout l'Aïkido à son institution.

Et cette erreur nous incombe entièrement, à nous et à personne d'autre.

¹ Nouveau Testament, Luc 15, 11-32.